

EDITORIAL

OPEN ACCESS

Recherche médicale en Algérie : le temps d'un sursaut

DOI: <https://doi.org/10.51782/jfmo.v9i2.279>

Il est des paradoxes qui finissent par devenir des fardeaux collectifs. Celui de la recherche médicale en Algérie est aujourd'hui criant : un pays qui forme chaque année des milliers de médecins, de pharmaciens, de biologistes, mais qui peine à transformer cette effervescence en innovations tangibles, en brevets exploitables, en solutions locales adaptées aux besoins de santé publique.

Un héritage dilué

Nous portons pourtant un héritage prestigieux. L'école d'Alger, hier, formait des générations entières de praticiens africains et arabes. Les grandes campagnes sanitaires menées dans les décennies post-indépendance ont contribué à éradiquer des endémies redoutables. Mais ce legs s'est dilué dans les lenteurs bureaucratiques, la fragmentation institutionnelle et l'absence d'une vision stratégique claire.

La réalité des chiffres

Les chiffres, eux, ne trompent pas : moins de 0,5 % du PIB est consacré à la recherche, toutes disciplines confondues. Un taux dérisoire, qui condamne nos laboratoires à naviguer dans la précarité. Les chercheurs, confrontés aux pénuries de réactifs, aux lenteurs des comités éthiques et au poids d'une administration paralysante, finissent souvent par céder au découragement ou à l'exil.

Une urgence sanitaire et stratégique

Cette inertie n'est pas anodine. L'Algérie vit déjà sa transition épidémiologique : explosion des cancers, progression du diabète, recrudescence des maladies cardiovasculaires, émergence de la santé mentale comme enjeu majeur. Dans un tel contexte, considérer la recherche médicale comme un luxe académique est une erreur stratégique. Elle est au contraire une condition de survie collective et un levier de souveraineté sanitaire. « La recherche médicale n'est pas un supplément d'âme, elle est le miroir de notre responsabilité collective. ».

Éthique et innovation : les jambes manquantes

Il manque deux jambes à ce corps fragile : l'éthique et l'innovation. L'éthique, parce que nos comités peinent à imposer des standards universels. L'innovation, parce que nos thèses universitaires restent lettre morte et que nos rares start-ups biomédicales s'éteignent avant même d'atteindre l'industrialisation. Pendant ce temps, nos hôpitaux attendent des solutions concrètes, et nos industriels préfèrent importer plutôt que développer.

Un sursaut national nécessaire

Face à ce constat, l'Algérie n'a pas besoin de demi-mesures mais d'un sursaut national. Il ne s'agit pas seulement d'augmenter les budgets, mais de poser des choix politiques clairs : réhabiliter la recherche hospitalière ; valoriser la carrière du clinicien-chercheur ; fluidifier les collaborations internationales en les libérant des carcans administratifs ; et surtout créer de véritables passerelles entre l'université, l'hôpital et l'industrie pharmaceutique nationale.

Un projet collectif

La recherche médicale doit redevenir un projet collectif. Les décideurs politiques, les institutions universitaires, les praticiens de terrain, mais aussi les associations de patients et les médias ont un rôle à jouer pour maintenir ce sujet au centre du débat public.

En tant que médecin anatomopathologiste, mais aussi comme écrivain et journaliste, je porte ce constat avec lucidité mais sans résignation. Je sais l'énergie et le talent de nos jeunes chercheurs. Je sais leur soif de contribuer à l'histoire de la science et de rendre notre système de santé plus humain. Mais je sais aussi que le temps presse. Ne pas entendre leur appel, c'est accepter l'exil, la dépendance et, à terme, le déclin.

La recherche médicale est, au fond, un miroir de notre responsabilité collective : chercher pour comprendre, comprendre pour soigner, soigner pour humaniser. Le jour où l'Algérie assumera ce projet comme une cause nationale, elle cessera d'être dépendante et redeviendra contributrice à l'histoire universelle du savoir médical.

Mohamed Tahar Aissani*

* Anatomopathologiste, écrivain et journaliste

*